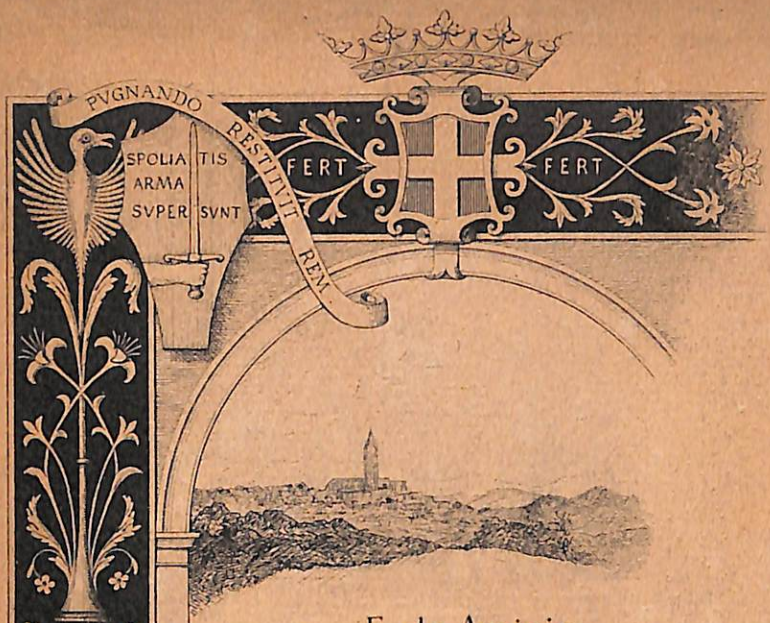

E. de Amicis.

Emmanuel-Philibert à Pignerol

GENÈVE
MDCCCXCV

CH. EGGIMANN & Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS

I TORINO
ECA

PROVINCIA DI TORINO
BIBLIOTECA
R. - b - 356

EMMANUEL-PHILIBERT

A PIGNEROL

ED. DE AMICIS

—

EMMANUEL-PHILIBERT
A PIGNEROL

*

TRADUCTION AUTORISÉE DE M. E.

Quatre illustrations de A. Rehfous

GENÈVE

CH. EGGIMANN & Cie ÉDITEURS

—

1895

EMMANUEL-PHILIBERT

A PIGNEROL

I

MAITRE Jean-Baptiste Lombriasco, notaire à Pignerol, pauvre de clients et de fortune, mais très rangé, était ce qu'on peut appeler un bon diable, honnête jusqu'à en être naïf, patriote de cœur et d'âme, ayant une légère teinture de latin et toujours fort et florissant, quoiqu'il se trouvât déjà du mauvais côté de la soixantaine. Il était fier et glorieux lorsqu'il pouvait se montrer sur le balcon de sa maisonnette de la place San Donato avec le noble Catalan don Enrique de Benavides, son client. Et l'idée

que les mauvaises langues de l'endroit pussent le soupçonner de vouloir transformer le client en gendre ne lui venait même pas à l'esprit. « Jusque-là ne l'aveuglait point sa vanité de père que de mettre un tel mariage parmi ses espérances. » Ainsi nous dit (et je le crois sans peine) un vieux manuscrit jaunâtre, couvert de pattes de mouches, dans lequel un neveu du brave notaire fit de son mieux pour envoyer à la postérité « un fait bien extraordinaire » arrivé dans sa famille. Le manuscrit a dormi pendant trois siècles sous un amas de vieux papiers plus ou moins indéchiffrables, parmi les actes consulaires de Pignerol.

Le noble Enrique de Benavides vint de Gérone en cette ville pour je ne sais quelle question compliquée à propos d'un héritage que lui avait laissé un parent de sa mère, colonel français, du nom de Mortier ou Mornier, en garnison à Pignerol; il confia l'affaire au notaire Lombriasco, vu la réputation de délicatesse et d'honnêteté dont celui-ci jouissait. Mais le noble Catalan aurait pu déclarer de-

vant la ville entière que, plus d'un mois après leur première entrevue, c'est-à-dire lorsqu'une certaine familiarité s'était déjà établie entre eux, le scrupuleux notaire ne lui avait point encore mentionné l'existence de sa famille. La connaissance vint d'un pur hasard. Un jour que Benavides attendait le notaire dans son étude, la señorita Evelyne, sûre d'y trouver son père seul, était entrée joyeusement, d'un bond, en tenant déployée devant elle une estampe qui représentait la bataille de Saint-Quentin ; cette estampe, désirée depuis fort longtemps, venait d'arriver par la poste. En apercevant un étranger, la jeune fille avait fait un mouvement pour se retirer, s'excusant, toute honteuse, mais elle était restée comme clouée par l'étonnement et par la joie lorsque le seigneur catalan, après avoir lu d'un coup d'œil le titre éclatant de l'estampe, lui avait dit simplement, d'un ton à la fois affable et respectueux :

— Vous vous occupez de la bataille de Saint-Quentin, señorita? Moi, j'y ai été.

C'est ainsi que Benavides connut la famille. Depuis ce jour, toutes les fois qu'il sortait de l'étude, il traversait le palier pour aller saluer Madame et Mademoiselle Lombriasco, avec lesquelles il entamait souvent la conversation. Madame Lombriasco, déjà toute grise, toujours souffrante, ne parlait guère ; elle avait un sourire triste et se sentait un peu honteuse de ne pas savoir s'exprimer en italien, tandis que Benavides parlait très bien cette langue, quoique, nous dit le manuscrit, « il la prononçât à l'espagnole ». La jeune fille, au contraire, questionnait sans cesse don Enrique, et le sujet de ses questions était toujours le même.

Comme tout Piémontais de ce temps-là, ayant l'orgueil et l'amour de son pays, elle éprouvait une admiration à la fois tendre, profonde et passionnée pour Emmanuel-Philibert.

Née sous la domination étrangère, dont elle avait pu voir, dès son enfance, les déplorables effets ; élevée par son père, un peu borné peut-être, mais doué d'une âme généreuse, elle avait appris de lui à aimer et à plaindre son pays opprimé, démembré, appauvri par les Espagnols, les Suisses et les Français. Portée aux grands enthousiasmes par la noblesse native de son cœur, elle avait commencé, dès l'âge de dix ans, à vénérer le duc de Savoie, lorsqu'elle avait vu la ville entière frémir de joie en apprenant la retentissante victoire de Saint-Quentin. Cette vénération juvénile pour le glorieux prince, qui, des frontières de la Picardie, faisait étinceler son épée triomphante comme une espérance jusqu'à la patrie lointaine, cette vénération n'avait fait que grandir dans son cœur à mesure que la gloire du prince devenait plus éblouissante ; et maintenant elle vivait pour ainsi dire de cette passion et de la foi confiante qu'elle avait dans son rêve : voir entrer un jour dans sa ville natale, redevenue libre et pié-

montaise, le « grand » duc de Savoie. Son père se souvenait de l'avoir aperçu à Nice, en 1535, un an avant la chute de Pignerol ; il était alors avec Aimon de Genève, baron de Lullins, son précepteur ; il n'avait que sept ans et on l'appelait le petit cardinal, parce que, à ce moment, il paraissait voué au sacerdoce ; Lombriasco le décrivait de son mieux : petit, délicat, l'air noble et pensif. Mais il ne pouvait rien dire de plus pour satisfaire l'ardente curiosité de sa fille, qui eût désiré des détails minutieux sur le duc, comme capitaine, comme souverain et comme homme ; voilà pourquoi elle posait d'innombrables questions à l'étranger, et ces questions, quoique timidement formulées, étaient si serrées, si précises que sa mère la reprenait souvent, mécontente de cette perpétuelle interrogation qui lui semblait peu convenable chez une jeune fille et peu respectueuse vis-à-vis d'un homme de qualité. Pour Evelyne, cela tenait du prodige que ce gentilhomme eût réellement vu et entendu Emmanuel-Philibert, à

quelques pas de lui, sur ce champ de bataille célèbre, où il avait tenu dans sa main le sort de la France et de l'Espagne et en avait décidé en prenant d'un coup de filet l'armée du connétable de Montmorency. Rien n'était plus vrai cependant ; Benavides, officier à dix-huit ans, avait suivi avec d'autres gentilshommes le baron de Brederode, mort à Saint-Quentin ; au matin de ce dix août, il avait été témoin du geste si héroïquement hardi par lequel le duc, après avoir reçu les rapports des généraux qui l'entouraient et qui tous lui conseillaient de ne pas attaquer, avait serré ces rapports sous sa cuirasse sans les lire, et, levant son épée, avait crié aux trompettes : « Sonnez l'assaut! » Il l'avait vu lancer son cheval ventre à terre pour courir en aide aux comtes d'Egmont et de Pandeveaux qui allaient être écrasés ; il aurait pu dessiner toutes les pièces de sa cuirasse et il savait admirablement imiter sa prononciation espagnole, qui avait plus de rapports avec la française qu'avec l'italienne. Mais comment

était-il donc à vingt-neuf ans, le duc Emmanuel-Philibert? Comment marchait-il? Quel regard, quelle voix avait-il? Et Benavides répétait pour la dixième fois les mêmes choses. Le duc n'était pas grand, mais fort et bien fait; il avait une tête sculpturale, les cheveux blonds légèrement ondulés, deux petits yeux bleus perçants et scintillants comme deux pointes d'épées, la barbe courte et touffue, la poitrine large et bombée, des bras d'athlète, les jambes très légèrement arquées, la voix, le geste, la démarche d'un homme né pour commander et pour combattre et pour être craint plutôt qu'aimé; pourtant, il y avait une grâce unique dans tous ses mouvements et dans toutes ses poses.

Jamais cavalier plus princièrement soldat que lui n'avait été vu sur les champs de bataille. Debout et armé avant l'aube, infatigable, regardant l'immobilité comme une torture, avare de ses paroles, inébranlable dans ses décisions, il réprimait des élans de colère en se mordant les lèvres jusqu'au sang; il sa-

vait donner d'un coup d'œil ou d'un mot des louanges qui enivraient, des ordres qui bouleversaient le sang, ou des reproches qui faisaient trembler les os. Il était terrible, mais juste, et montrait souvent par un acte de clémence secrète la réelle bonté qui se cachait sous ses dehors froids et austères. Ceux qui pouvaient lire dans son âme l'aimaient, timidement il est vrai, mais avec un dévouement obstiné. Il était cultivé; il comprenait l'allemand et le flamand; il parlait espagnol, italien et français; il savait le latin, étudiait l'histoire, s'occupait de sciences... L'armée lui avait donné le nom de « tête de fer », et pourtant elle le respectait comme un savant. Les Espagnols l'appelaient *el sabio* (le sage). « S'il ne rend pas son âme sur un champ de bataille, disaient-ils, il relèvera le royaume de ses pères ». Du jour où, sous les murs de Ternaux, il avait discipliné d'un coup de main l'armée rebelle de Charles-Quint, chacun avait vaguement pressenti qu'il était envoyé de Dieu pour faire de grandes choses. Et lorsqu'il pas-

sait à cheval, à travers les camps, au milieu de ces orgueilleux régiments espagnols et flamands, ceux-ci n'éclataient point en vivats et en acclamations, que le prince n'aimait pas, mais ils faisaient un grand espace autour de lui et observaient un profond silence, au milieu duquel on pouvait entendre le bruit de son armure et la respiration de son cheval ; et mille regards émerveillés suivaient son panache blanc jusqu'à ce qu'il eût disparu parmi les tentes lointaines.

— Un noble prince, réellement, concluait Benavides. Si l'Espagne doit le bénir, le Piémont peut bien l'adorer.

Et la jeune fille écoutait, immobile, souriant pour cacher son émotion et tourmentant entre ses doigts le petit sac et les ciseaux suspendus à sa ceinture ; et le soir, lorsqu'elle était seule dans sa chambrette, elle levait la lampe devant un petit portrait du prince, et, d'une voix ardente qui tremblait, elle lui disait ingénument ce que son cœur lui dictait.

— Tu nous rendras à la patrie, Emmanuel-

Philibert, n'est-il pas vrai ? Tu te feras rendre ta cité fidèle, qui ne t'a jamais vu, mais qui t'a toujours aimé et invoqué ! Tu penses à nous, tu y as toujours pensé, tu la veux, ta ville de Pignerol, tu la veux à n'importe quel prix, et tu la reprendras par l'épée s'il le faut, n'est-ce pas, mon valeureux, mon noble et superbe prince, gloire de notre sang et espoir de notre patrie !

Elle était si belle, dans ces moments-là, serrée dans sa robe de laine foncée, avec sa collerette de mousseline qui se dressait sur sa nuque comme un éventail ; elle penchait un peu la tête de côté et elle était si grande et si blonde que, si le duc de Savoie l'avait vue, il aurait peut-être proposé une nouvelle demoiselle d'honneur à Marguerite de Valois.

ETTE adoration pour Emmanuel-Philibert était le tourment d'Antoine Lombriasco, cousin d'Evelyne; celui-ci faisait son stage dans l'étude du notaire et faisait en même temps, avec bien plus de zèle, les yeux doux à la jeune fille. Le neveu chroniqueur s'amuse beaucoup à ses dépens et fait de l'esprit plutôt lourdement, selon l'usage des romanciers du temps. Il le définit : « Naïf jouvenceau de peu d'entendement, d'âme petite et puérile, » et plus loin : « d'aspect ridicule ». Ce devait être un demi-homme, vain et borné, avec un grand nez rébarbatif. Convaincu que le duc de Savoie était la seule cause des refus opposés par sa cousine à l'offre de son jeune cœur de notaire, il s'était pris à le détester comme un rival et un ennemi. Ce nom d'Emmanuel-Philibert lui donnait des démangeaisons dans le creux de

l'estomac, toutes les fois qu'il l'entendait prononcer, et saint Quentin était pour lui le plus déplorable saint du calendrier. Au commencement, pour entrer dans les bonnes grâces de la jeune fille, il avait feint d'éprouver lui aussi une grande admiration pour le duc, et il avait cherché à renchérir sur son éloge toutes les fois qu'elle l'entonnait ; mais il le faisait de si mauvaise grâce, d'une voix si peu convaincue, que cet artifice, loin de le rendre agréable à sa cousine, n'avait servi qu'à le faire prendre en grippe plus que jamais. Alors il avait changé de système : pendant quelque temps il avait travaillé à miner et à abattre son rival en rongeant peu à peu sa grandeur et sa gloire avec la dent de la critique.

A la fin des comptes, la bataille de Saint-Quentin avait été gagnée, il est vrai, mais gagnée avec une armée espagnole ; la victoire de Gravelines était due surtout au mérite du comte d'Egmont ; le Piémont se trouvait toujours dans les plus mauvaises eaux ; Asti et Santhià appartenaient encore à l'Espagne ;

le *grand* duc de Savoie n'avait ni fait triompher ses droits sur Genève, ni repris Pignerol, Perosa et Savigliano à la France ; il était certainement un prince « considérable », mais on ne pouvait pas encore l'appeler « un grand homme » ; il fallait attendre autre chose.

Mais la jeune fille répliquait d'une façon terrible.

— Taisez-vous ! lui criait-elle les dents serrées, toute rouge d'indignation et faisant siffler son rapide et vigoureux dialecte subalpin comme une lame d'acier fouettant l'air. Taisez-vous, votre ingratitude est la plus insensée, la plus inique. Tout enfant, il s'est consacré à la patrie ; il a été exilé pour nous ; il a hérité d'un pays en pièces et en lambeaux et il en a fait un Etat ; c'est lui qui a racheté Turin, Chieri, Chivasso, Villeneuve, la Savoie, les provinces gênoises et le Chablais ; c'est lui qui a fondé l'armée, lui qui a relevé les forteresses, lui qui a construit les galères qui ont triomphé aux Curzolari, lui qui a refait les statuts, restauré le trésor, redonné de la vie

aux études, relevé l'honneur national et rallumé l'amour de la patrie !... Imbécile !

Ce dernier mot était pensé plutôt que prononcé, mais le malheureux cousin, qui le devinait, en était comme anéanti. Et alors, pendant quelques jours, il essayait d'un autre système qui était la chose la plus ridicule de ce monde : une certaine imitation d'admirateur, ou plutôt une façon de singer certaines habitudes et certaines qualités extérieures du duc : il se levait tôt, allait jouer aux boules sur les bastions pour se fortifier les membres ; il dédaignait tout soin de sa santé, ruminait des pensées profondes et parlait en monosyllabes. Et pendant quelque temps l'expérience paraissait réussir. Mais un beau jour, un dialogue, comme le suivant détruisait toutes ses espérances. Mademoiselle Lombriasco demandait :

— Comment sont les rues ?

Il répondait :

— Boue.

— Mais le temps paraît se remettre ?

— Il paraît.

— Pourrons-nous aller à l'abbaye demain ?

— Peut-être.

— Croyez-vous qu'il y aura beaucoup de monde ?

— Je le crois.

Un joyeux éclat de rire avertissait peu charitablement le pauvre garçon que son jeu était découvert et attisait à nouveau dans son cœur une haine rageuse contre la *Tête de fer*. Et il avait enfin trouvé le côté faible du prince et de la jeune fille ; il censurait le duc comme époux ; il faisait de vagues allusions à ses admirations : une dame de Vercelli, une Doria, une Béatrix Langosco, et il feignait d'en savoir beaucoup plus long qu'il n'en savait réellement. En écoutant ces insinuations, la jeune fille levait les épaules, mais elle fronçait les sourcils et baissait la tête en répliquant : Ceci regarde la duchesse... si c'est vrai... — Mais il lui en restait une blessure au cœur et elle ne se rassérénait qu'en entendant la voix de Benavides lui présentant de nouveau le héros savoyard dans la pure lumière de sa gloire.

Mais il était impossible qu'une jeune fille piémontaise, si passionnée pour Emmanuel-Philibert, entendit parler pendant longtemps de son idole par un beau gentilhomme catalan de trente-cinq ans, sans qu'il lui germât dans le cœur, comme un rejeton de son ancienne passion, une sympathie nouvelle. Benavides avait perdu sa mère depuis quelques mois ; cette mère, il l'adorait. Sa tristesse ajoutait à sa gravité catalane ; ses traits pâles et réguliers semblaient encore plus pâles par le contraste d'une chevelure d'un noir oriental et d'une barbe épaisse qui couvrait la moitié de ses joues et envahissait son cou et ses tempes ; la dignité simple et affable de ses mouvements et de ses manières, sa voix mâle et mélodieuse, mirent peu à peu au cœur d'Evelyne une timidité indicible. Il avait une singulière

beauté cet étranger. C'était un colosse avec l'élégance svelte d'un jouvenceau ; ses yeux fulminaient et sa voix caressait ; il avait des membres d'Hercule et l'on n'entendait pas le bruit de ses pas. Une fois les premiers jours écoulés, lorsqu'il apparaissait dans l'embrasure de la porte qu'il remplissait tout entière, lorsqu'il restait là un instant immobile, son manteau sur le bras, la tête penchée sur sa collerette en point de Venise, Evelyne éprouvait une sensation nouvelle et presque douloureuse, comme si deux petites ailes se fussent agitées et eussent battu très vite dans sa poitrine. Elle s'en indignait contre elle-même. La seule pensée de l'immense différence de fortune, de nom, de famille, qu'il y avait entre eux suffisait à faire vibrer douloureusement en elle toutes les cordes de son orgueil de femme, cet orgueil qui étouffe et cache comme une honte l'affection sans espérance qui, si elle était connue, pourrait être taxée d'ambition folle et impudente.

De son côté, Benavides, comprenant la déli-

cate réserve que lui imposait dans cette maison la supériorité de sa position et la noble élégance de sa personne encore jeune, s'efforçait de cacher même ce sentiment bien naturel de tranquille sympathie que la jeune fille lui inspirait et que tout homme peut exprimer ou laisser deviner à n'importe quelle femme. Son expression et ses manières ne laissaient voir qu'une amabilité respectueuse et grave, bien faite pour rendre toute illusion impossible même à l'imagination d'une señorita moins sensée et moins soucieuse de sa dignité que ne l'était Evelyne. Il paraissait fréquenter cette maison uniquement parce qu'il y rencontrait de bonnes gens. Il était triste, ne souriait pas et laissait tomber la conversation lorsqu'on ne l'interrogeait pas. Mais, heureusement pour Evelyne, le sujet de la conversation habituelle était inépuisable. Du jour où Emmanuel-Philibert enfant s'était jeté aux genoux de Charles-Quint à Gênes, en le suppliant de le conduire à la guerre d'Alger, jusqu'à l'année qui courait, 1574, ils avaient trente-deux ans de la vie du

duc à repassser, trente-deux ans remplis d'aventures comme une épopée ou un roman ; et Benavides, qui était lié avec un grand nombre de personnages espagnols à la cour et à l'armée, se trouvait être au courant de mille petits faits, de mille précieux détails inconnus du public. Il parlait des désastreuses conditions financières dans lesquelles s'était trouvé le duc, lors de son premier voyage en Allemagne, de sa vie de camp lorsque, ayant à peine dix-huit ans, il commandait la cavalerie flamande et bourguignonne contre la ligue de Smalcalde ; il racontait l'antipathie jalouse inspirée à Philippe II par le duc après la bataille de Saint-Quentin, ses voyages aventureux lorsqu'il rentrait dans ses Etats et en repartait, l'angoisse au cœur, comme un conjuré vagabond. Et lorsque Benavides croyait avoir tout dit, les ingénieuses questions de la jeune fille lui rappelaient et lui faisaient raconter d'autres choses. Un jour, c'était la façon dont le duc avait sauvé Barcelone du débarquement nocturne des Français ; une

autre fois, c'était le geste nerveux par lequel il frottait la garde de son épée lorsqu'il s'impatientait, de sorte que tous les assistants regardaient sa main gauche avec inquiétude. Un soir même, il avait imité avec la plume l'énorme et étrange signature du duc, qui semblait faite à coups de poignard et était suivie d'un long trait noir incliné, ressemblant à la hampe d'une hallebarde. Evelyne frémissait de joie jusqu'au fond de l'âme en écoutant ces récits ; à chaque nouveau détail, elle poussait une exclamation, puis elle restait silencieuse pendant quelques instants, comme pour entendre au dedans d'elle-même l'écho de la voix du narrateur ; dans ces moments-là, son regard se fixait sur le grand feutre noir de Benavides suspendu au dossier d'une chaise ; ce chapeau était orné d'une longue plume d'autruche, fixée sur le devant par une petite bague en or dans laquelle s'enchâssait une pierre précieuse : un souvenir de la mère qui n'était plus.

La seule personne qui parvînt quelquefois à faire sourire Benavides était le vieux Lombriasco avec ses tirades sur la politique internationale. Depuis qu'il se sentait honoré par cette noble clientèle espagnole, il posait en grand partisan de l'Espagne ; cela blessait la délicatesse de sa fille ; elle se souvenait de l'avoir entendu tonner avec furie contre le « monstre insatiable » qui dévorait la Lombardie, de la Sesia à l'Adige, ainsi que les royaumes de Naples, de Sicile et de Sardaigne et les Etats toscans, « que Dieu le confonde ! » Mais le notaire ne s'inquiétait point des scrupules de la jeune fille.

— L'Espagne, mes enfants, s'écriait-il en s'adressant à sa femme et à sa fille, tout en regardant son client du coin de l'œil, l'Espagne, voilà notre alliée naturelle, nécessaire,

constante. *Nuestre amiga*. La protectrice providentielle des ducs. Qui donc avait deviné le génie guerrier d'Emmanuel-Philibert sinon Charles-Quint ? Qui lui avait fourni les moyens de devenir glorieux et puissant pour le bien de son pays si ce n'était Philippe II ? Qui avait imposé dans le traité de Cambrai la restitution du Piémont sous la menace de recommencer la guerre ? Enfin, la cour de Madrid n'avait même jamais complètement abandonné Charles le Bon ; elle avait pris sa part, mais, sans violence. On pouvait dire qu'elle « usurpait » moins par cupidité que par nécessité. Cela lui faisait hausser les épaules de voir les Florentins, les Vénitiens, les Gênois, les partisans des Sforza et ceux des Este avec leurs tendresses explicites ou cachées pour les Français. C'étaient là des manifestations de dépit, de la jalousie contre le colosse, un grand désir d'être libres pour dominer et mettre le monde à l'envers avec leurs folles ambitions.

Naturellement Lombriasco ne pouvait souffrir la France, et en cela il était sincère. Ah !

oui. La vue d'un Français lui mettait l'âme à l'envers. Mais, en réalité, cette haine furieuse venait en partie d'une petite rancune personnelle, simplement ceci : il avait fait partie quelques années auparavant du Conseil des Cent et il en avait éprouvé une vive satisfaction d'amour-propre ; on peut donc imaginer quelle injure mortelle il avait dû recevoir lorsque, à la suite d'une discussion entre le Conseil et le sénéchal du roi, un officier français avait dit : « Ce n'est pas un Conseil décent! » Il avait gardé cela sur le cœur pendant des années et, de temps à autre, l'amertume lui en remontait aux lèvres.

— Le Conseil des Cent! s'écriait-il dans ses jours de mauvaise humeur, en gesticulant derrière les vitres, lorsqu'il voyait passer un officier français. Mais votre fameuse monarchie était encore dans les langes que le Conseil des Cent se tenait déjà debout, honneur et force de Pignerol, assemblée législative, suprême magistrat politique, respecté dans son entière autorité par tous ceux qui ont franchi

nos murs, abbés, marquis de Suse, princes d'Achaïe, comtes de Savoie! « Ce n'est pas un Conseil... décent! » Mais vous avez été obligés de le respecter, vous aussi, illustres maîtres, et il sera encore respecté lorsque la graine même des Valois et de la maison d'Anjou aura cessé d'exister, soyez-en sûrs!

Que si par hasard l'officier français levait les yeux vers la fenêtre, Lombriasco s'en éloignait, en sage père de famille, et continuait à soulager ses nerfs au milieu de la chambre. Cependant il n'était jamais plus divertissant que lorsqu'il ridiculisait son neveu, dont il connaissait l'innocente passion et les comiques imitations du duc. Il prétendait l'avoir surpris se lavant la tête avec de l'eau-de-vie pour se fortifier le crâne, et il l'appelait « tête de fer » en lui tapant sur la nuque, comme pour voir à quel degré de dureté il l'avait amenée; le pauvre garçon en prenait des accès de colère furieuse et devenait cramoisi comme s'il allait éclater.

PENDANT ce temps, Benavides se laissait aller peu à peu à l'intime satisfaction de faire vibrer par sa parole la belle âme si candidement enthousiaste des grandes choses. Sans s'en rendre compte, il préparait d'avance certaines phrases et certaines images plus particulièrement aptes à lui plaire et à faire battre son cœur. Il s'était ressouvenu pendant plusieurs jours de l'émotion presque enfantine, légère et suave, qui avait contracté les traits de la jeune fille tandis qu'il décrivait le geste de royale tendresse avec lequel Emmanuel-Philibert avait caressé le front du comte de Siegelberg mortellement blessé. Comment Evelyne avait-elle apporté une âme si belle dans cette humble demeure, parmi ces gens médiocres, au milieu d'une ville dominée par les étrangers et où, depuis tant d'années, aucun événement

n'était survenu, de nature à secouer et élever les cœurs? Sa personne, d'ailleurs, ne rappelait en rien son père, ni sa mère; elle contrastait de mille manières avec toutes les personnes et toutes les choses qui l'entouraient. C'était véritablement une noblesse pure et légitime que Dieu lui-même avait imprimée dans cette âme et sur ce front. Certes il n'était pas amoureux d'elle; mais sa voix lui causait une singulière illusion : elle l'accompagnait parfois tandis qu'il descendait l'escalier, elle le suivait dans la rue et lui parvenait soit comme un écho lointain, soit comme une note détachée qui retentissait tout à coup à son oreille et semblait remplir toute la chambre pendant quelques secondes, comme la vibration égale et prolongée d'une corde sonore. Alors il s'imaginait qu'en la revoyant il éprouverait le besoin de lui sourire, de lui parler avec une politesse plus familière et plus affectueuse qu'auparavant. Mais ensuite il se retrouvait dans cette famille où il était entouré d'un si profond respect et presque con-

sidéré comme un homme d'une race à part, si bien que ces braves gens n'eussent pas osé sortir de la conversation habituelle de peur de lui paraître trop familiers; et Benavides se renfermait en lui-même et s'imposait une réserve plus rigoureuse encore, en se reprochant presque le désir qu'il avait éprouvé de faire un pas en avant dans cette intimité. Cependant, un soir, la jeune fille lui recommanda son cher Pignerol avec une grâce si tendre et si timide, avec des phrases si délicieusement ingénues qu'il dut faire un effort pour lui répondre avec le même son de voix qu'à l'ordinaire.

— Votre Seigneurie, lui dit-elle, en croisant à plusieurs reprises les doigts de ses belles mains, Votre Seigneurie devrait persuader son grand roi de rendre Asti et Santhià au duc, et alors la France nous rendrait Savigliano et Pignerol, et nous serions Piémontais. Le roi Philippe devrait comprendre qu'il n'y aura pas de paix possible tant que le Piémont sera démembré ainsi et exposé à tous les périls.

Votre Seigneurie me répondra peut-être que c'est au roi de France à commencer, je comprends. Mais si l'on continue ainsi...

Ne serait-il pas naturel que le plus fort, celui qui a le moins à craindre, fit le premier pas? Et si le Piémont était reconstitué, maintenant qu'il est allié à l'Espagne, la Lombardie serait aussi plus en sûreté, n'est-ce pas? Mais ainsi, tant que la France possèdera Pignerol, elle pourra envoyer ses soldats dans l'Etat de Milan quand il lui plaira. Ah! Seigneur! Je ne suis qu'une pauvre fille, mais je donnerais tout mon sang pour entendre sonner à Pignerol les trompettes de notre armée et voir flotter au-dessus du château notre chère bannière que je n'ai jamais vue... La voir une seule fois! seulement un instant! mon Dieu! — Elle resta un moment les mains jointes, regardant du côté de la place, les yeux humides, dans une pose qui eût arraché des baisers. Benavides ne répondit pas tout de suite. Enfin, avec l'accent indulgent d'un frère :

— Tout vous sera rendu, señorita, dit-il.

Et il continua, assurant que la señorita pouvait être tranquille, que les négociations pour la liberté de Pignerol étaient en de bonnes mains. Elle devait savoir qu'Emmanuel Philibert appelait Pignerol et Savigliano *les clefs de ma maison*, et il en faisait sa pensée constante. La restitution ne pouvait tarder. Charles IX, malade, déchiré de remords, crachait le sang depuis longtemps ; il serait mort dans quelques mois. Son successeur, le roi de Pologne, trouvant la France en si mauvais état, verrait clairement l'impossibilité de tenter quoi que ce fût d'utile au delà des Alpes, d'ici à longtemps ; et, pour s'épargner la dépense et le souci de cette occupation, pour se faire un ami du duc de Savoie, il lui rendrait spontanément les deux villes.

— D'ailleurs, concluait Benavides, Catherine de Médicis sera la première à le lui conseiller, afin d'enlever des armes à ses propres ennemis. Et alors, señorita, vous entendrez sonner les trompettes de l'armée ducale sur la

place de San Donato... sans qu'il soit besoin de donner votre *preciosa sangre*. Le cœur me dit que cela arrivera plus tôt que vous ne le croyez. Moi je ne serai plus ici, mais, quoique de loin, je m'en réjouirai du fond de l'âme.

Il avait à peine achevé, qu'il fut saisi en s'apercevant de la sensation profondément triste et solitaire que le son de ses propres paroles avait éveillé dans son cœur; et, ce soir-là, Evelyne se sentit le cœur serré, une envie de pleurer sans savoir pourquoi, une immense tristesse qui la fit rester longtemps assise sur son lit, le coude appuyé sur l'oreiller et la main plongée dans ses cheveux blonds.

DÉCIDEMENT il y avait quelque chose dans l'air. Ce n'était point un mystère : tout le monde savait que plusieurs négociateurs dévoués au duc avaient fait le voyage de Turin à Paris plus d'une fois en quelques mois. Entre la cour ducale et le gouvernement de Madrid, on traitait de nouveau avec un zèle insolite la vieille question de Pignerol. Même les officiers français de la garnison, parmi lesquels Benavides avait des connaissances, parlaient, non point de la restitution, mais de la « gracieuse concession » de Pignerol, comme d'un fait qui pouvait être prochain ; et ils ne s'en plaignaient pas, car, pour eux aussi, il y avait peu de plaisir à être ainsi sur le qui-vive dans une ville de frontière, toujours incertains du lendemain, au milieu d'une population qui dé-

sirait ouvertement leur départ. La ville s'animait; les jeunes gens et les femmes en particulier se réjouissaient; mais les vieillards secouaient la tête d'un air incrédule. En 1562 aussi, lors de la convention de Fossano, on avait espéré; mais l'espérance durait depuis douze ans. — C'est inutile, disaient-ils, nous sommes nés sous une mauvaise étoile; Pignerol sera à la queue; le dernier village du Montferrat passera encore avant lui.

Mais, par l'âme de San Donato! il était temps désormais. Pendant trente-huit ans de domination étrangère, ce malheureux pays, traité comme territoire militaire, sujet à mille maux, négligé par le gouvernement pour tout ce qui ne regardait pas la défense, menacé d'un jour à l'autre de la guerre, avait fini par tomber dans une misère affreuse. Un grand nombre d'édifices avaient été détruits pour que le cercle des bastions pût être resserré. La population des campagnes diminuait; l'industrie et les arts étaient tombés; l'inquiétude, l'incertitude continuelles enlevaient aux

pauvres gens tout courage au travail, éloignaient les familles de l'épargne, décourageaient les riches particuliers de toute entreprise utile. Le malheur du pays était senti d'une manière d'autant plus douloureuse lorsqu'on le comparait aux autres provinces du Piémont, qui se relevaient rapidement sous l'administration sage et vigoureuse du duc de Savoie. Et puis — les citoyens cultivés le voyaient bien — cette domination française, ni violente ni douce, cette attente toujours déçue, ce provisoire dans lequel on traînait une vie ambiguë et abâtardie, n'étant ni Français ni Italiens, tout cela dénaturait le caractère du peuple, amollissait ses qualités viriles et corrompait sa conscience. Si cet état de choses devait durer encore quelques années, tout serait perdu. A chaque nouveau rayon d'espérance la ville frémissait de désir et d'impatience. Et cette fois aussi, après le premier frémissement, les jours succédaient aux jours et rien ne venait. Toutes les fois qu'un courrier arrivait de France ou de Turin, on attendait pendant

vingt-quatre heures la grande nouvelle ; à chaque séance extraordinaire du conseil des Cent, on espérait la lecture d'un solennel message du roi ou du duc ; les conseillers, dit le chroniqueur, « dans tous les lieux où ils passaient, étaient interpellés avec une moult grande anxiété, pour savoir s'il était arrivé quelque bonne nouvelle de Turin touchant la restitution de la cité. » Mais rien ne venait.

Et ce stupide amoureux de cousin, dans sa haine pour Emmanuel-Philibert, en faisait un épouvantable vacarme. Il vivait toujours dans sa douce illusion, croyant n'avoir pas d'autre rival que le duc. A vrai dire, une vague idée avait un instant traversé les ténèbres de son crâne, un très vague soupçon que le noble Catalan y fût pour quelque chose ; mais la pensée d'avoir un tel rival, présent et vivant, avec lequel toute lutte devenait impossible, lui eût mis au cœur un trop profond découragement ; aussi n'avait-il pas voulu s'arrêter à cette pensée et l'avait-il chassée brusquement comme

un fol écart de son imagination. Il continuait à s'escrimer contre le vainqueur de Saint-Quentin.

— C'est les armes à la main que Pignerol doit être reconquis — disait-il à Evelyne — les armes à la main, comme le font tous les grands capitaines, et non pas avec des négociations et des blagues. Il a fait de bel ouvrage en douze ans, le grand duc! Nous voilà embourbés comme jamais !... Evelyne, ajoutait-il, d'une voix basse et emphatique, je serais plus grand que lui si vous m'aimiez !

Mais il restait stupéfait en voyant que sa cousine n'avait senti ni la piqûre ni la caresse. Depuis deux jours elle était distraite et taciturne ; une préoccupation nouvelle mettait une ombre sur son front blanc, tandis que ses yeux paraissaient remplis de larmes. Le bon notaire Lombriasco étant à table pour souper, deux jours auparavant, s'était écrié tout à coup : « Le ciel soit loué ! Ces bienheureux papiers sont arrivés de Gérone et de Paris.

Dans quelques jours tout sera fini. Notre très illustre et très aimable don Enrique Benavides y Leballos pourra rentrer dans sa Catalogne... chargé de pièces d'or. »

MAIS voilà l'une après l'autre, comme des coups de canon, d'extraordinaires nouvelles : la mort de Charles IX, le message de Catherine de Médicis à la cour de Savoie, le voyage d'Emmanuel-Philibert à Venise, et enfin la plus merveilleuse de toutes : la venue de Henri III, nouveau roi de France, à Turin. A l'ouïe de ces événements, Evelyne se réveilla ; elle sentit renaître en elle son ancienne passion et redevint pour quelque temps plus rose, plus gaie et plus idéalement belle que jamais. Le roi de France à Turin ! Ah ! il n'en fallait pas davantage. « Si Henri III, disait-elle, passe deux jours seulement auprès d'Emmanuel-Philibert, il lui rendra Pignerol !... Comment ne serait-il pas charmé, subjugué ! Il lui donnera tout ce qu'il voudra, j'en suis sûre comme de la lumière du soleil ! »

Et voici encore une nouvelle inattendue : le duc de Savoie accompagne le roi de France à Lyon avec cinq mille fantassins et quatre cents cavaliers. C'était une idée lumineuse, à la fois chevaleresque et politique, une de ces choses que lui seul, le profond et hardi Emmanuel-Philibert, savait penser et accomplir. Mais au milieu de la joie causée par ces événements, on apprit subitement que Marguerite de Valois et le jeune prince son fils étaient gravement malades. Chacun en fut atterré. Si le fils unique du duc venait à mourir, le Piémont reviendrait de droit aux princes de Savoie-Nemours, à demi français, pour ne pas dire français de la tête aux pieds ; certes, l'Espagne n'aurait pas toléré cela.

— Ce qui signifie, s'écriait le notaire avec fureur, que nous tomberions de France en Espagne (et il regardait autour de lui pour s'assurer que l'ombre de Benavides n'était point là), de la poêle dans le feu, de l'enfer dans la damnation ! Il y a donc une malédiction sur cet infortuné Pignerol !

En parlant ainsi, il se plantait les bras croisés devant sa fille, qui baissait la tête sur sa poitrine. Le jeune prince guérit, mais l'allégresse publique fut aussitôt étouffée par une triste nouvelle : la mort de la duchesse. La jeune fille en fut sincèrement affligée. On apprit que personne, parmi ceuxqui avaient suivi le duc à Lyon, n'avait eu le courage de lui apprendre directement cette nouvelle, et que, après l'avoir apprise, il était resté comme foudroyé.

— Dieu l'éprouve de toutes manières, disait la jeune fille, mais il aura la force de vaincre sa douleur ; il est né pour être grand dans la gloire et dans le malheur.

En attendant, les espérances déjà très vives des Piémontais venaient de grandir encore à la nouvelle qu'Emmanuel-Philibert avait quitté Lyon en laissant ses cinq mille soldats au roi de France. Mais ce bienheureux notaire Lombriasco était vraiment un causeur mal inspiré. Le soir même, au moment où il racontait cet acte chevaleresque et fin du duc de Savoie, il apportait aussi, en se frottant les

mains, une *heureuse* nouvelle : le procès de Benavides contre la famille Mortier ou Mornier était fini et son noble client avait renoncé pour le 15 décembre à son petit appartement de la rue Porte-de-France.

La semaine suivante, par un triste crépuscule de décembre, il neigeait; la salle à manger du notaire était à peine éclairée par une lampe à haut pied posée au milieu de la table, près de laquelle Madame et Mademoiselle Lombriasco faisaient des houppes pour garnir les rideaux ; Benavides, assis un peu à l'écart, attendait le notaire depuis quelques minutes, tout en regardant attentivement Evelyne, qui, depuis plusieurs jours, lui paraissait changée. Tous les trois semblaient avoir de la peine à trouver un sujet de conversation ce soir-là ; de temps à autre le silence se faisait dans la chambre et, dans ces moments-là, on n'entendait que le léger craquement des grandes bottes de daim du Catalan ; celui-ci, par extraordinaire, ne gardait pas son immobilité

habituelle. Tout à coup la porte s'ouvrit violemment et le notaire entra haletant avec une nouvelle solennelle écrite sur sa figure.

— Pignerol est rendu au duc, cria-t-il en levant les bras.

Evelyne poussa un cri et, avec un saut de joie, lui jeta les bras autour du cou.

— Et le duc, continua le père haletant et posant ses deux mains sur les épaules de sa fille pour lui parler face à face, le duc...

— Il vient ! cria Evelyne.

— Il vient ! cria le vieillard en lançant son chapeau à travers la chambre et se laissant tomber épuisé sur une chaise.

La jeune fille se mit à rire, puis elle devint sérieuse ; tout à coup, après avoir ri de nouveau, elle éclata en sanglots, tomba à genoux devant sa mère et cacha son visage dans son sein.

Pendant une minute nul ne parla ; on n'entendait que la respiration asthmatique du vieillard et les sanglots étouffés d'Evelyne, à qui sa mère caressait doucement les épaules

et les cheveux. Benavides, debout, enveloppait la jeune fille d'un long regard ému ; elle était si grande et si noble dans cette pose abandonnée de belle femme et de belle enfant. Et tandis qu'il cherchait inutilement un mot à lui dire parmi les milliers qu'il avait sur les lèvres, le triomphant Lombriasco, oubliant pour la première fois le respect dû à son hôte, se mit à faire les cent pas en long et en large dans la chambre, en gesticulant et en déclamant.

— Enfin ! Il est donc venu, ce bienheureux jour ! Nous sommes libres et nous sommes Piémontais ! Nous sommes chez nous ; nous sommes de ce monde maintenant ! Nous les verrons donc partir à la fin ! Nous n'entendrons plus sonner les éperons français sur le pavé de la place San Donato ! On peut dire qu'il était temps ! Voilà trente-six ans qu'elle durait, cette comédie, vous savez ! Et nous en avons vu passer, dans ces quelques jours, des figures antipathiques de gouverneurs, de sénéchaux et de sangsues de toutes

les couleurs ; que le bon Dieu les bénisse ! Ce général Vassé qui avait avalé un pieu !... Et ce M. Charles de Cossé, seigneur de Brissac, qui avait l'air de nous regarder du haut du mont Viso ! Et ce fameux roi de tournoi, ce grand joueur de paume qui nous honora d'une visite avec les rubans de sa belle sur la poitrine, ce cher Henri deux, qui nous laissait mourir de faim et ne voulait pas entendre parler de misère ! Et le duc de Nevers... qu'il soit béni avec une barre de fer, cet excellent seigneur, Louis de Gonzague, duc de Nevers, gouverneur du marquisat de Saluzzo, de Pignerol et de Savigliano... Il avait menacé de se couper la gorge si le roi de France rendait ces terres au duc ; espérons qu'il tiendra parole maintenant, en brave et honoré gentilhomme qu'il a toujours prétendu être ! Ah ! ah ! Ce n'est pas un conseil décent ! Canailles ! A quoi ils nous avaient réduits ! C'est donc fini ?... C'est ainsi, conclut-il d'un ton solennel en se tournant vers Benavides, qui avait vainement essayé de l'interrompre, et vers la jeune fille,

qui s'était relevée radieuse et vermeille : Sa Majesté Henri III, roi de France et de Pologne, a rendu à Son Altesse le duc de Savoie les villes de Pignerol, Savigliano et Perosa, ainsi que leurs mandements, leurs juridictions et leurs dépendances. Le traité a été conclu hier matin à Turin. Demain, le Conseil des Cent se réunira. Notre très glorieux et très aimé duc Emmanuel-Philibert de Savoie, conquérant de Torneaux, vainqueur de Saint-Quentin et libérateur du Piémont, fera son entrée solennelle à Pignerol le premier janvier 1575. Le Très-Haut en soit béni ! Je n'osais pas espérer avoir cette joie avant de mourir !...

Ce même soir, le chevalier Enrique de Benavides retenait, pour quinze jours encore, son petit appartement de la rue Porte-de-France.

Le jour suivant, 16 décembre, il faisait un temps clair et sec ; l'éclatante blancheur des Alpes cottiennes se détachait sur un ciel limpide et bleu comme un ciel de printemps. Pignerol était en liesse. La foule se pressait sur la place San Donato et dans la rue des Orfèvres ; malgré le froid piquant, tous restaient là, joyeux, confondant leurs haleines qui se condensaient en vapeur, pendant mille dialogues rapides, mêlés de poignées de main et de saluts rayonnants. La foule était compacte depuis l'aube devant une maison de la rue du Dôme gardée par les arquebusiers de la commune ; dans cette maison se trouvait Jean-Antoine de Toni, des comtes de Piossasco, nommé deux jours auparavant gouverneur de Pignerol et arrivé de Turin dans la nuit. Le Conseil des Cent devait se réunir dans le réfec-

toire du couvent des Frères mineurs de Saint-François, rue des Orfèvres. Les conseillers arrivaient de tous côtés, deux à deux, trois à trois, serrés dans leurs manteaux, le chapeau enfoncé sur les oreilles, frappant du pied, rayonnant de joie, et chacun s'empressait au-devant d'eux ; les têtes se découvraient, les mains se tendaient.

Un grand nombre de paysans étaient venus des campagnes environnantes, misérables, en haillons, mais de bonne humeur, heureux à la pensée d'un meilleur avenir. A midi, le Conseil se trouva réuni sous la présidence des syndics Jean de Prato et Georges Bonardi. Le comte de Piossasco assistait à la séance comme représentant d'Emmanuel-Philibert. On y voyait aussi le lieutenant-général du duc de Nevers et M. Servient, conseiller et secrétaire d'Etat du roi de France. La foule, que nulle force humaine ne pouvait contenir, avait pénétré dans les réfectoires et remplissait tous les coins ; elle s'entassait silencieusement contre les parois blanches de cette grande salle vaste

et nue. Derrière les vitres des fenêtres, derrière les têtes des conseillers, dans l'embrasure des portes, on voyait s'étager les uns au-dessus des autres les grands chapeaux des arquebusiers, les chapeaux de soie des dames, les capuchons des moines, des panaches d'officiers français, des visages pâles et immobiles dans lesquels les yeux seuls étaient vivants.

Au milieu d'un silence profond, les patentes royales au sceau du roi de France furent remises au secrétaire ; celui-ci, notaire de la commune, examina soigneusement les cachets, selon les prescriptions ; ses mains tremblaient ; deux fois le parchemin lui échappa ; l'assemblée paraissait suffoquée par l'émotion ; presque un demi-siècle de domination étrangère allait finir dans cet instant, un demi-siècle d'humiliation, de tristesse et de misère ! Enfin, les cachets furent brisés ; une voix haute mais tremblante lut l'acte solennel par lequel Henri III, « dans la pleine confiance que lui inspirait l'amitié de son oncle le comte de Savoie et dans son vif désir de

lui être agréable », ordonnait la restitution de Pignerol, de Savigliano et de Perosa, relevant les officiers de ces terres du serment de fidélité prêté au roi de France.

Une acclamation puissante, à laquelle répondit la foule du dehors, suivit les dernières paroles ; les conseillers s'embrassèrent, les visages se couvrirent de larmes. Au milieu de cette agitation, l'acte de restitution fut signé « *Serenissimo Domino Emanueli Philiberto, Duci Sabaudiae, Principi Pedemontium, et principi nostro vero, naturali, optatissimo.* » Un second vivat fit trembler l'édifice, la séance fut levée ; les conseillers, à peine arrivés dans la rue, furent entourés, embrassés, presque portés par la foule sur la place de San Donato. Une joie franche et sonore se répandait partout ; on eût dit que cette multitude venait de rajeunir ; et cette joie était avivée par un beau soleil, par un magnifique ciel pur, qui semblait la promesse d'un avenir heureux et tranquille.

Mais quoique l'allégresse fût le sentiment dominant dans tous les cœurs, un grand

nombre de personnes s'arrêtaient ou se retournaient pour regarder une jeune fille grande et svelte, qui portait avec une grâce admirable le haut chapeau en forme de cône garni de petits cordons d'or et de flocons de soie. Elle s'avançait au bras de son père, et Benavides la regardait plus que tous les autres. Le Catalan marchait à une distance de quinze pas derrière elle ; lui aussi attirait bien des regards féminins par sa superbe élégance de colosse et par la magnifique pierre précieuse de son *sombrero* à plumes. Il ne perdait pas un mouvement de ces épaules gracieuses et de ce bras replié caché par une large manche serrée au poignet. Ces légers mouvements lui suffisaient pour deviner la respiration haletante, les battements précipités de ce cœur, la joie délirante et comprimée qui brillait peut-être en adorables larmes silencieuses auxquelles nul ne prenait garde.

— *Pobre niña !* disait-il à part lui, en la perdant de vue et la retrouvant tour à tour dans la foule ; le noble rêve de ta vie est

accompli ; jouis, sois heureuse. Chez tous ces gens-là l'amour de la patrie cache peut-être un intérêt, que sais-je ? une espérance ; chez toi il est pur comme l'air de tes montagnes. Toute la joie de cette multitude ne vaut pas une pulsation de ce noble sang qui colore ton visage en cet instant. Sois heureuse ; les tristes jours reviendront peut-être pour ton pays ; de nouveaux étrangers, de nouveaux malheurs et peut-être un asservissement plus dur et plus long,... mais tu n'y songes pas, pauvre enfant ; ton cœur appartient tout entier au bonheur présent et il voit un avenir d'indépendance et de paix sans fin. Va, bonne et belle créature, rentre dans ta modeste demeure, ouvre les trésors de ton âme devant l'image de ton Dieu et devant celle de ton prince ; aucun hommage plus saint et plus noble que le tien ne pourra s'élever de cette terre.

En rêvant ainsi, tandis que la jeune fille disparaissait au tournant de la rue Porte-de-France, Benavides pencha légèrement la tête

en avant et pressa les lèvres ; et ce baiser muet se perdit dans la foule comme une fleur invisible emportée par les eaux d'un torrent.

PIGNEROL fut en ébullition, à dater de ce jour, comme il ne l'avait jamais été depuis le temps des princes d'Achaïe. Les soldats du roi diminuaient; les bataillons partaient l'un après l'autre ; un grand nombre de familles françaises quittaient la ville; on voyait des officiers et des messagers arrivant de Turin ; une foule de curieux venaient des environs. Le gouverneur, comte de Piossasco, s'était occupé dès le premier instant à organiser la milice provinciale fondée par Emmanuel-Philibert. Le Conseil des Vingt-cinq se réunissait tous les jours pour délibérer au sujet des fêtes. Le temps pressait ; les fourriers de la cour étaient arrivés. La ville eût voulu faire de grandes choses, dépasser Vercelli, qui avait élevé sur le passage du duc cinq arcs de triomphe et cent statues. Mais l'argent man-

quait et les heures étaient comptées. Il fut décidé que le Conseil tout entier, la milice, les arquebusiers et les principaux personnages de la ville iraient attendre le duc au Belvédère. Le palais des Achaïe fut orné de tapis et de tapisseries. Le Conseil fit faire un grand baldaquin à franges qui devait être porté par six gentilshommes ; il commanda des costumes spéciaux pour les syndics, pour les capitaines, pour les estafiers et pour les gardes ; il fit préparer des centaines de drapeaux savoyards ; tout devait être en deuil à cause de la mort de la duchesse Marguerite. La ville était sens dessus dessous : on se disputait pour faire partie des députations et pour avoir telle ou telle place. De tous côtés l'on travaillait à préparer des étendards, des guirlandes et des couronnes. Toutes les fleurs que l'on put trouver dans les environs furent anxieusement cherchées, disputées, payées, et des centaines de mains blanches s'empressèrent de tresser et de broder; tout ce que le froid avait respecté aux environs de la ville, dans les vallées et

sur les montagnes, roses du Bengale, léontopodes, héliotropes d'hiver, giroflées, capillaires, laurier noble, lierre, houx, pin sauvage des montagnes de Talucco et de Cumiana, tout fut utilisé. Pendant ce temps, dans les rues extraordinairement animées, c'était un va-et-vient de conseillers, d'ouvriers, d'arquebusiers ; on voyait les soldats de la milice provinciale n'ayant encore que la moitié de leur uniforme ; puis des paysans chargés de bois et de fascines pour les feux de joie, des troupes d'enfants avec des cocardes aux couleurs savoisiennes ; et par-dessus le tapage des carrefours on entendait la voix aiguë des hérauts de la commune annonçant, entre autres choses, que : « Oncque n'eût à se porter à cheval au devant de Son Altesse, hormis ceux qui en seraient priés et avertis, sous peine de vingt-cinq écus. »

Quels jours de tumulte, de bonheur et de fièvre! Certes cela était naturel. Il ne s'agissait pas seulement d'un capitaine puissant et triomphant ayant rempli l'Europe de son nom ;

il ne s'agissait pas seulement du vainqueur de Saint-Quentin ; non, celui qui devait entrer à Pignerol était un monarque sage et bon, qui, avec une merveilleuse persévérance, venait d'achever, après trente ans de travail et de péril, sa gigantesque entreprise : la reconstitution de ses Etats. Il avait ressuscité sa maison, rendu la jeunesse à son peuple en lui ouvrant une ère nouvelle pleine d'immenses espérances, tandis que les autres parties de l'Italie restaient comme décrépites, paresseusement renfermées en elles-mêmes, comme si elles ne pensaient plus à l'avenir. Emmanuel-Philibert rentrait dans la ville qu'il avait désirée plus longuement et plus ardemment que toutes les autres, celle pour laquelle sa constance et son génie avaient été mis à la plus dure épreuve ; il y venait à quarante-six ans, dans la plénitude de sa gloire et de sa force, dans un moment où une grande douleur le rendait plus digne de respect et de dévouement.

Cet original cousin, avec son grand nez rébarbatif, trouvait que le Conseil « en faisait trop » et que toute cette dilapidation des « deniers publics » aurait été à peine justifiée si Saluzzo eût été rendu aussi avec Pignerol et Savigliano ; mais il ne prenait plus la peine de tourmenter sa cousine, tant il la voyait indifférente à tout, depuis quelques jours. Seulement, lorsqu'on parlait des fêtes, il avait un sourire de pitié qu'il s'efforçait de faire remarquer.

Quant à Evelyne, elle éprouvait de temps à autre, des élans de joie folle. L'un des Vingt-Cinq avait proposé au Conseil d'envoyer au-devant du duc deux cents enfants — *doeciento putti* — portant chacun un drapeau et chantant tous ensemble un hymne patriotique où l'on sentirait comme un écho douloureux

pour la mort de la duchesse. Le Conseil avait approuvé cette proposition. Pour la jeune fille, l'idée d'envoyer le chant de l'enfance consoler la douleur d'un héros lui paraissait divine ; elle s'émouvait en y pensant ; elle aurait voulu peigner et lisser chacun de ces enfants, les mettre en rang et les conduire elle-même au-devant d'Emmanuel-Philibert. Ne pouvant rien faire d'autre, elle préparait une grande draperie bleue, destinée à la balustrade du balcon ; le mot *Saint-Quentin* devait s'y lire, brodé en grandes lettres blanches. Elle avait commandé du laurier pour tresser des couronnes. Le balcon était au premier étage, au coin de la rue du Dôme, précisément à l'endroit où cette rue débouche sur la place, à gauche, lorsqu'on va vers San Donato. On savait que, pour aller à la rue des Orfèvres où se trouvait le palais d'Achaïe, le prince devait passer là ; elle le verrait donc de près ! Toutes les fois que cette idée lui traversait l'esprit, son sang bouillonnait, sa tête se perdait : elle éprouvait le besoin de se lever, d'ouvrir les fe-

nêtres, d'entendre du bruit, de causer, de chanter. Puis elle se remettait à l'ouvrage avec un entrain nouveau. Mais de temps à autre, bien souvent, une profonde tristesse lui traversait le cœur, violemment, comme si une main brutale l'eût serré ; alors, elle laissait tomber la belle draperie bleue et restait longuement immobile, les mains abandonnées sur ses genoux et le regard fixé sur le mur. Les affaires de Benavides étaient terminées ; il devait retourner en Catalogne tout de suite après l'entrée du duc ; il ne restait ces quinze jours de plus que pour revoir, après dix-sept ans, et peut-être pour la dernière fois, son glorieux général de Saint-Quentin. Et elle ne le reverrait certainement plus jamais ! Tout était donc fini ? Tout ! Quoi donc ? Rien ; un rêve ! Moins qu'un rêve ! Pourtant elle était comme étranglée de larmes. Il avait quelque chose de si noble dans sa personne et dans son cœur ! Sa tristesse austère pour la mort de sa mère inspirait un si grand respect ! Et cette réserve taciturne, qui donnait

tant de dignité à sa personne, devait cacher des trésors de bonté ! Comme son amitié devait être profonde, généreuse, son amour délicat et constant ! Quelles paroles ardentes, suaves et saisissantes devaient jaillir de ce cœur lorsqu'un élan de passion et de tendresse le secouait ! Ah ! non, elle ne rencontrerait plus jamais dans la vie une âme aussi noble et aussi belle. Et il allait partir sans lui avoir jamais donné un seul témoignage d'affection ou d'amitié ! Elle était trop peu de chose pour lui. Pourtant, il l'aurait regardée d'un autre œil, il l'aurait peut-être aimée, petit à petit, si elle n'eût été d'une condition si inférieure à la sienne. Elle aurait peut-être su se faire aimer ! Au fond, elle ne se sentait pas indigne de lui. Il aurait dû la deviner ! Comment cela n'était-il pas arrivé ? Comment, après ces longues heures de causerie, ne lui était-il pas monté au cœur un sentiment plus vif que sa bienveillance polie ? Quelquefois, à force d'y penser, elle finissait par se souvenir que, à certains moments, elle avait vu

dans son regard ou saisi dans les intonations de sa voix quelque chose d'insolite : un éclair, un tremblement léger, comme l'expression involontaire et fugitive d'un sentiment profond. Mais, de même qu'en regardant longuement et fixement les lettres d'une écriture très fine, on ne voit plus à la fin que la blancheur du papier, ainsi Evelyne, à force de réfléchir profondément à ces imperceptibles symptômes, finissait par ne plus leur trouver aucune valeur, et alors elle croyait fermement s'être trompée. Ah ! comme elle aurait su l'aimer, le consoler, pénétrer dans son âme et lier peu à peu toutes les fibres de son cœur à celles du sien ! Sa raison se troublait en pensant à la joie, à l'ivresse d'être aimée, pressée sur ce justaucorps de soie, tandis que cette voix tendre et profonde murmurerait son nom et qu'elle sentirait la caresse de cette belle main athlétique de gentilhomme sans reproche et de valeureux soldat. Ah! un si grand bonheur ne pouvait être pour elle, elle le sentait bien !... Et il allait partir, seul

et mélancolique, pour un pays lointain; il allait rentrer dans la maison triste et abandonnée, où il ne retrouverait plus sa mère pour le baiser au front en lui souhaitant la bienvenue. Mais, sans doute, il ne resterait pas longtemps seul. Ce n'était pas un homme pouvant passer sa vie sans affections. Une femme... cent femmes eussent été heureuses de l'aimer, de l'adorer... Mais lui en aimerait une seule, lui, Benavides, si noble et si austère... Et la pauvre enfant, s'oubliant malgré elle dans cette pensée, voyait une femme entre ses bras, une Espagnole orgueilleuse et belle, une patricienne vêtue de satin et scintillante de pierreries, enlacée à son cou, dans une salle splendide toute décorée de marbres précieux et de miroirs; elle la revoyait assise près de lui, fière et heureuse, dans une magnifique voiture tirée par des chevaux superbes, montant la Rambla de Barcelone; et puis abandonnée sur ses genoux, toute rose et palpitante et folle d'amour, sous la tente verte d'une barque dorée, le long des rives de l'Ebre.

Lorsque Evelyne parvint à secouer cette obsession à la fois éblouissante et douloureuse, elle jeta un regard autour d'elle, dans cette demeure où tout lui disait la pauvreté de sa condition et l'humilité de sa naissance, qui étaient peut-être le seul empêchement à son grand bonheur... et alors elle éprouva une douleur plus aiguë, un abattement rempli d'angoisse, une infinie pitié d'elle-même qui fit retomber son front sur le dossier de sa chaise avec ce cri du cœur : « Non, non, la patrie ne suffit pas! » et elle secoua la tête avec des sanglots désespérés et sans larmes. Mais, tout à coup, réveillée par une soudaine révolte de son orgueil, elle bondit sur ses pieds, passa la main sur son front et murmura : « J'ai rêvé. N'y pensons plus. Courage! »

Depuis ce moment, elle se jeta de nouveau dans sa première passion; elle se remit à parler de son prince adoré avec un enthousiasme plus vif et plus ardent, s'efforçant de montrer une grande allégresse, mais étonnée et douloureusement affectée en remarquant le chan-

gement qui s'était produit chez Benavides; celui-ci ne lui répondait plus comme par le passé; il semblait las et impatienté de ce sujet. « Encore sur Emmanuel-Philibert? » fit-il un soir d'un air fatigué. Et elle se dit tristement: « Il s'ennuie. Sa pensée et son cœur sont déjà loin. Il est déjà séparé de nous. Tout est fini. Adieu ! »

Le premier janvier tant désiré arriva enfin. Emmanuel-Philibert, parti de Turin le 31 décembre avec tout son cortège, devait passer la nuit à Vigone et entrer à Pignerol le premier janvier avant midi.

Lorsque Evelyne ouvrit les fenêtres, de grand matin, elle poussa une exclamation de dépit et de chagrin : la place San Donato, les toits, les corniches des maisons, tout était blanc, et il tombait encore quelques flocons de neige. Mais l'air était doux et la ville en ébullition. Le Conseil, la milice, tous les personnages prenant part à la réception, étaient déjà sortis par la porte de Turin, suivis d'une grande foule. La place San Donato se remplissait de monde ; les fenêtres s'ornaient de tapisseries et de guirlandes de fleurs ou de feuillage. La partie la plus triomphale du parcours serait certaine-

ment là, devant la vieille église consacrée au saint patron de Pignerol, au cœur même de l'antique cité.

En quelques minutes la jeune fille eut enlevé la neige de la balustrade; d'une main tremblante, elle étendit sa belle draperie bleue, prépara sur un guéridon ses quatre grandes couronnes de laurier et s'en fut mettre son beau manteau de drap foncé, sans manches, dont le grand col droit lui couvrait la nuque; puis elle fixa dans ses cheveux un petit bouquet d'immortelles. Peu après, le notaire parut, rasé et paré d'une paire de bas tout neufs qui moulaient admirablement ses mollets musclés de montagnard. Un grand nombre de parents avaient été invités et devaient arriver d'un moment à l'autre. On voyait une multitude de visages apparaissant et disparaissant à toutes les fenêtres des maisons d'en face : hommes, femmes, enfants, tous étaient excités, indifférents au froid; chaque famille avait chez elle une troupe de parents et d'amis. Au-dessus des portes, devant les balcons et sous l'appui des

fenêtres on voyait, à toutes les hauteurs, des écussons représentant les armoiries de Savoie surmontées d'une couronne avec les deux chevaux et les deux lions; des inscriptions, des cadres avec la devise d'Emmanuel-Philibert adolescent : un bras nu tenant une épée, et la devise : *Spoliatis arma supersunt;* plus loin d'autres devises qu'il avait eues plus tard : l'éléphant au milieu d'un troupeau de moutons : *Infestus infestis;* plus loin, une grande affiche sur laquelle on lisait : *Pugnando restituit rem;* une couronne civique avec la devise : *Instar omnium.* D'autres avaient exposé les armoiries de Marguerite de Valois entourées de myrte et de cyprès : le losange d'azur avec les trois fleurs de lys d'or; et les symboles qu'elle aimait, par exemple deux serpents enlaçant un rameau d'olivier, et des devises pleines de piété et de sagesse, que chacun connaissait. La foule ne faisait qu'augmenter; maintenant, elle remplissait la place tout entière ainsi que les rues avoisinantes, celles du Dôme, du Corps-de-Garde, de Miranetto. Un coup de canon devait an-

noncer l'arrivée du duc au Belvédère; de là à la porte de Turin, il ne mettrait que trois quarts d'heure.

La maison du notaire s'était remplie d'un flot de tantes et de cousines. Outre le balcon, il y avait trois fenêtres, dont l'une fut réservée aux enfants. De toutes ces fenêtres on voyait obliquement l'endroit où le cortège devait apparaître et celui où il devait disparaître. Un murmure croissant montait dans l'air. La foule se bousculait sous l'effort de deux files d'arquebusiers. On voyait là des citoyens de Pignerol, des villageois, des Piémontais de Perosa, de Cavour et de Saluzzo, des montagnards venus des Alpes avec de petits manteaux en lambeaux et de petits bonnets noirs sous leurs chapeaux à larges ailes, un long bâton à la main; des montagnardes emmitouflées dans de larges habits d'hommes et tenant leurs enfants par la main. Et ils avaient tous la même figure devant les yeux : ce personnage fabuleux, cet Emmanuel-Philibert que nul n'avait jamais vu, dont tout le monde parlait depuis des années

et que chacun se représentait à sa manière : effrayant, gigantesque, souriant comme un père, fier comme un dieu, couvert d'or, surchargé d'acier, fantastiquement armé et vêtu. Tous les cœurs battaient dans une impatience fiévreuse. Et celui d'Evelyne battait plus fort que tous les autres. Mais une idée l'épouvantait : la crainte que Benavides ne vînt pas. Il devait partir le lendemain matin et elle aurait donné sa vie pour le voir encore une fois. Un coup de sonnette la fit trembler de la tête aux pieds. La foule des invités s'ouvrit en saluant et Benavides s'avança, droit et élégant, avec un pli vertical au milieu du front. Evelyne devint toute blanche : c'était la dernière fois qu'elle le voyait! Mais aussitôt elle fit un violent effort pour se cramponner de toute son âme à la joie de l'attente, à l'arrivée de son prince et elle y parvint. Le visage coloré, le regard pétillant, les mains fébriles, elle allait et venait, arrangeant les couronnes, comptant les minutes, interpellant les uns et les autres d'une voix émue ; elle était orgueilleuse et belle ainsi.

— Tu dois être heureuse, Evelyne, lui disaient ses cousines, qui l'admiraient et l'entouraient avec tous les autres.

Et alors elle se sentit comme soulevée de terre par un irrésistible souffle d'enthousiasme et elle mit dans quelques paroles brûlantes et dans l'élan d'une seule passion toute la force des deux passions qui la dévoraient :

— Oui, dit-elle, je suis heureuse, car ce jour a été le rêve de mon enfance et de mon adolescence ! Je serais morte pour éprouver cette joie ! Oh ! mon Dieu !... Celui que nous attendons nous a rendu l'honneur et la patrie, et c'est le plus valeureux, le plus noble prince qui ait jamait tenu une épée ! C'est Emmanuel-Philibert, grand, bon, glorieux ! C'est notre souverain, notre libérateur, notre... »

Un coup de canon lui coupa la parole et l'obligea à s'appuyer au dossier d'une chaise. Emmanuel-Philibert était au Belvédère.

OUS coururent aux fenêtres pour voir l'effet que cette nouvelle avait produit sur la foule. Benavides resta à l'écart. Il avait vu le geste d'Evelyne et avait entendu ses paroles. Il avait le cerveau en délire et le sang bouleversé. C'était une de ces natures catalanes puissantes et concentrées chez lesquelles la passion brûle longtemps cachée, comme une mèche longue et rebelle qui amène enfin l'explosion. Benavides avait vu la pâleur subite de la jeune fille à son arrivée, et il avait ajouté cette observation à celle de mille autres petits faits qu'il cherchait et repassait avec soin dans sa mémoire depuis quelques jours. Cette pâleur lui avait enlevé un dernier doute à propos d'une vérité qu'il désirait impétueusement connaître. Mais l'émotion d'Evelyne et son exaltation presque délirante pour le duc de Savoie

venaient de le troubler, de l'angoisser même, en lui remettant au cœur l'affreux doute : les indices d'une seconde passion qu'il avait cru surprendre en elle étaient-ils seulement des manifestations mal comprises de la première?

Il savait que ces admirations pour un prince glorieux grandissent parfois dans l'âme des jeunes filles jusqu'à devenir un amour passionné. Cette pensée lui faisait monter un flot de sang au cerveau. Il éprouvait dans le cœur et dans la tête une de ces obscures tempêtes de sentiments et d'idées qui précèdent les grandes résolutions. Il suivait d'un regard fixe tous les gestes et tous les pas d'Evelyne. Il ne l'avait jamais vue, et en réalité elle n'avait jamais été, si admirablement belle et animée. Elle débordait de jeunesse, de tendresse, de force et de grâce, de ses longues tresses blondes à sa taille svelte et flexible et à ses petits pieds, qui frémissaient et se contractaient comme des mains. Chacun de ses mouvements, chaque inflexion de voix faisaient tressaillir en lui un trop plein de paroles passionnées, humides,

douces, impérieuses, qui l'auraient étouffé, s'il les eût laissées monter jusqu'à ses lèvres. Il la regardait, la suivait... et il la voyait confusément à une grande distance, pressée contre sa poitrine et enlacée à son cou, dans une salle éblouissante, décorée de miroirs et de marbres précieux, dans son palais de Gérone; et puis, assise près de lui, fière et heureuse, dans une magnifique voiture tirée par des chevaux superbes, descendant la Rambla de Barcelone; et puis, abandonnée sur ses genoux, pâle et tremblante d'amour, sous la tente écarlate d'une barque dorée, le long des rives de l'Ebre. Et il l'aimait, il la voulait, il eût cloué ses lèvres à son cœur pour aspirer sa belle âme et la transplanter dans la sienne. Il ne comprenait plus comment il avait pu être indifférent pendant si longtemps, comment il avait laissé grandir et fomenté lui-même cet enthousiasme ardent pour le duc, au lieu de se mettre de suite entre elle et lui pour la séparer de son idole, pour se faire aimer et lui dire brutalement qu'il voulait être aimé. Et maintenant une rage le

prenait de regagner le temps perdu, de la conquérir avant l'arrivée du prince, de lui arracher son rival de l'âme par un mot foudroyant, en l'entraînant dans un coin et en lui brûlant le visage d'un baiser. Ah! il était peut-être trop tard!

PENDANT ce temps, l'excitation ne faisait qu'augmenter sur la place ; les voix montaient, la foule ondulait. On voyait à chaque fenêtre cinq, sept et même huit têtes, les unes au-dessus des autres ; il y avait du monde sur le toit de l'église et sur le faîte des maisons ; on eût dit que les édifices parlaient et remuaient ; dans toutes les rues avoisinantes, des fleuves noirs ondoyaient.

Le notaire allait et venait à travers les chambres comme s'il eût été gris ; il frappait sur l'épaule à l'un où l'autre des invités et il criait : « Père de la patrie !... Nous l'appellerons père de la patrie, notre grand, notre glorieux duc Emmanuel-Philibert ! *Pater patriæ !...* » Et dans sa joie d'avoir trouvé ce mot, il voulait taper comme d'habitude sur la *tête de fer* de son neveu ; mais il l'épargna en voyant

que même ce corps sans âme paraissait enfin ému. Les cloches remplissaient l'espace d'un grondement continu et assourdissant, la grande voix de la foule entrait et retentissait dans tous les recoins de la maison. Tout à coup, une nouvelle courut et le bruit cessa. Le cortège était à la porte de Turin. Tout le monde courut aux fenêtres. Evelyne sur le balcon, entre son père et sa mère, Benavides derrière elle et les autres contre le mur. Quelques minutes s'écoulèrent. Tous les regards étaient fixés vers le fond de la rue du Dôme.

Evelyne sentait son cœur sauter jusqu'à sa gorge. Dans la place tout se taisait. On entendit un son plein de mystère, un murmure harmonieux de voix argentines chantant une mélodie joyeuse et triste à la fois ; le son approchait ; il devenait plus distinct et une multitude d'enfants apparut, remplissant la rue ; ils étaient deux cents, soigneusement parés et peignés, tenant chacun un drapeau à la main, sérieux et serrés, blancs de neige ; ils avançaient en chantant et la foule les accompa-

gnait d'un long murmure de paroles joyeuses et tendres. Derrière eux, comme une forêt de lances, les gardes ducaux à cheval, graves, couverts d'acier, les casques scintillants de neige... La foule les salua d'un grand éclat de voix.

Evelyne, immobile comme une statue, tout le buste penché en dehors de la balustrade, attendit encore un instant, les yeux fixés sur l'entrée de la rue ; tout à coup elle tressaillit et réprima un cri.

C'était lui.

Au milieu de la blancheur de la neige, sous un haut baldaquin de soie noire porté par six gentilshommes en deuil et suivi d'un immense cortège, il avançait lentement, immobile sur un gigantesque cheval blanc harnaché de noir — un cavalier pâle, beau, impassible comme un simulacre — noir des plumes recourbées de son béret à son large pantalon flamand — vêtu d'un justaucorps de velours, sur lequel brillait le collier de l'*Annunziata*, entre les revers d'une grande casaque, d'où l'on voyait

sortir le pommeau d'argent fouillé de son épée ; — une figure imposante de guerrier et de penseur, à la fois simple et magnifique, — pleine d'une grande majesté et d'une grande tristesse, — paraissant colossale sans l'être réellement, — réunissant en soi quelque chose de charmant et de terrible, et qui, en s'avançant ainsi sans bruit sur le tapis de neige, paraissait une forme légère, touchant à peine le sol, et faisait une impression de stupeur et de mystère comme une apparition surnaturelle.

La foule se tut, en effet, comme saisie de crainte et d'étonnement ; puis un cri s'échappa de toutes les poitrines, une acclamation immense, interminable, frénétique, un élan formidable d'enthousiasme et de joie ; de la place, des arcades, des fenêtres, mille bras se tendirent et une pluie de fleurs et de couronnes tomba sur le badalquin, sur les chevaux, sur les gentilshommes, sur les gardes, sur la neige, obligeant le cortège à s'arrêter, comme une caravane surprise par l'ouragan.

Pendant quelques instants, Emmanuel-Philibert resta immobile, attendant la fin de l'acclamation. Tous les yeux se fixèrent sur lui. Aucun indice d'émotion ne parut sur son visage, mais ses yeux se dilatèrent un instant. Et il reprit sa marche.

. . . . . .

Il approchait de l'endroit où la rue du Dôme débouche sur la place. Evelyne, clouée à son poste, muette, fascinée, n'avait pas détaché les yeux de cette figure. L'immense et pittoresque cortège qui suivait en silence n'attira pas ses yeux : on voyait l'évêque de Venza, grand aumônier, à cheval à côté du grand chancelier, comte de Stroppiana, le président du Sénat de Turin, le grand écuyer ; tous ces personnages accompagnés et suivis de gigantesques officiers, d'archers, de chambellans et de majordomes ; puis les prélats, les courtisans à cheveux blancs, les pages blonds et brillants, les conseillers et les syndics de Pignerol, vêtus de deuil, les capitaines

de la milice, les estafiers armés d'épées et de poignards ; puis enfin une foule serrée, majestueuse et lente, disparaissant sous les larges chapeaux de feutre à longues plumes noires et sous les amples casaques brunes. Cette foule avait un aspect austère et guerrier, comme émanant de la nature même de son prince ; on eût dit qu'elle se rendait à une bataille ou à un solennel jugement plutôt qu'à une fête triomphale ; ce défilé, si nouveau et si beau, derrière lequel se dressait une seconde forêt de lances et de casques couverts de neige, n'attira pas un seul de ses regards. La grande et mystérieuse silhouette du duc concentrait toute les facultés de son âme.

Au moment où le baldaquin passa devant le balcon, une nouvelle clameur presque effrayante fit trembler la place et pâlir tous les visages ; la jeune fille fut prise d'un vertige d'enthousiasme et d'audace ; elle éleva au-dessus de la balustrade la couronne qui était restée jusqu'alors serrée dans sa main comme dans un étau, elle la lança en l'air d'un coup sec avec

un geste convulsif plus fort qu'elle ne l'aurait voulu. Mais elle resta pétrifiée de terreur. La couronne avait passé par-dessus les arquebusiers, elle avait atteint le prince et, après s'être balancée un instant à la garde de son épée, elle y restait suspendue.

Alors Evelyne eut l'impression d'un rêve surnaturel. La foule applaudit à ce hasard ; le duc jeta un coup d'œil à la garde de son épée et leva la tête vers le balcon ; à ce moment même le cheval se dressa sur ses pieds de derrière, et la jeune fille vit pour un instant les yeux fascinants d'Emmanuel-Philibert fixés sur les siens. Ce ne fut qu'un instant, mais ce fut trop pour elle : le cortège, la foule et les maisons se confondirent ; elle sentit ses genoux ployer et tomba entre les bras de sa mère.

n la transporta précipitamment dans la chambre ; là on la fit asseoir et on lui humecta les tempes ; elle revint à elle immédiatement, se souleva, s'excusa et sourit, toute honteuse ; d'un geste, elle pria que l'on eût à retourner sur le balcon et près des fenêtres ; chacun obéit ; elle resta seule. Alors un bouleversement nouveau et bien naturel se fit dans son être. Après cette joie immense qui l'avait écrasée, elle fut prise tout à coup d'une profonde angoisse, comme si cette secousse sublime eût été la fin d'un rêve, le jour le plus heureux et même le dernier jour heureux de sa vie ; comme si une fois ce suprême désir exaucé, ce désir qui avait été la consolation et le but de toute sa jeunesse, elle n'eût plus eu aucune raison de vivre ; il lui sembla tomber d'une grande hauteur et se trouver

dans une grande solitude; elle vit nettement, comme à la lueur d'un éclair, son avenir morne et vide, une suite interminable de jours gris et froids, sa mère morte, sa maison solitaire, sa chambrette nue et triste; elle-même assise dans un coin, seule, vieillie, sans famille, sans espérance, sans tendresse ; et, tandis que son cœur se gonflait d'une immense amertume et que les larmes lui serraient la gorge, une pensée nouvelle, intolérablement douloureuse, traversa subitement ses préoccupations: Benavides partirait dans quelques heures. Le pressentiment de ce que serait le lendemain dans sa mortelle tristesse donna le dernier coup à son pauvre cœur; elle baissa la tête sur sa poitrine, se couvrit le visage de ses mains et laissa couler en silence un flot de larmes brûlantes.

Dans cet instant, une voix étrange, violente, brusque, tremblante de douleur et de colère, lui cria presque à l'oreille:

— Mais vous l'*aimez* donc, votre duc !

Evelyne bondit sur ses pieds; elle vit Bena-

vides pâle, les yeux ardents ; elle comprit tout et un cri étouffé de joie infinie et d'amour passionné lui échappa :

— Enrique !

C'était un de ces cris qui disent toute l'histoire d'une âme et ne laissent pas de place au doute.

Benavides resta pendant une seconde stupéfait, croyant rêver.

— Ah ! chère, noble, belle, adorable créature ! cria-t-il en saisissant ses mains et les couvrant de baisers ; mon amour ! mon Evelyne !

Il arracha violemment l'anneau d'or qui ornait son chapeau, l'anneau de sa mère ! Dans sa hâte fébrile, il déchira les rubans et la plume, puis il enfila convulsivement la bague au doigt de la jeune fille et, lui saisissant de nouveau les mains, il l'attira vers la fenêtre où se trouvaient les enfants ; là, lui baisant les doigts, les mains, les poignets, haletant, parlant d'une voix entrecoupée en lui montrant du regard le duc déjà loin :

— Aime-le..., dit-il en souriant, aime-le.., nous l'aimerons ensemble... parce que... s'il t'a donné une patrie... il m'a donné ton cœur !

Evelyne voulut répondre, mais les sanglots l'étouffaient. A ce moment Emmanuel-Philibert, arrivé au bout de la place, sur le point de disparaître dans la ruelle qui conduit à la rue Porte-de-France, tourna son cheval vers la foule, se dressa majestueusement sur ses étriers et, d'un geste vigoureux et superbe, éleva trois fois en l'air son béret empanaché. Et ce poétique salut parut aux deux jeunes gens comme un bon augure envoyé à leur noble amour, éclos au soleil de sa gloire : pour la multitude frémissante il parut un ordre solennel donné par le duc à ses sujets présents et aux générations à venir, comme s'il eût voulu leur dire d'un seul geste : Les portes de l'Italie sont à nous ! Emmanuel-Philibert vous les confie ! Défendez-les !

71496

IMPRIMERIE
DE
JULES-GUILLAUME FICK
(Maurice Reymond & C°)
GENÈVE